

Gérard Manset : « Je ne suis pas introverti, plutôt indifférent »

Olivier Nuc

Le chanteur le plus secret de la scène française sort « L'Algue bleue », son vingt-troisième album depuis ses débuts, en 1968.

Depuis son « retour », en 2004, avec *Le Langage oublié*, Manset a été très prolifique. Pour lui-même, avec une copieuse discographie, mais aussi pour les autres, notamment Alain Bashung et Indochine, pour lesquels il a écrit des chansons. Si son dernier album n'est pas un grand cru, il nous restitue un des derniers auteurs-compositeurs de sa génération en activité. Jamais reconnu à sa juste valeur, Gérard Manset, 78 ans, reste un artiste culte pour ceux qui apprécient son travail.

LE FIGARO. - *L'Algue bleue* sonne comme un disque spontané, sans thématique particulière...

GÉRARD MANSET. - Les deux albums concepts que j'avais publiés, *Opération Aphrodite* (2016) et *À bord du Blossom* (2018), avaient déconcerté le public. Je mesure depuis que j'ai publié mon premier livre, *Royaume de Siam*, en 1987, le fossé existant entre les gens qui écoutent de la musique pop, ou rock, et la littérature. Moi j'adore ça, mais les gens décrochent, ils veulent entendre des titres les uns après les autres. Je pense que, même si Dylan enregistrerait un album conceptuel, il ne serait pas suivi. Moi-même, je Lennon en concevait un, je pense que je préférerais qu'il enchaîne les *Instant Karma* les uns après les autres. Ce sont deux mondes différents. On lit Chateaubriand et on écoute McCartney, mais on n'a pas envie de l'entendre dans une logorhée. Déjà, sur mon album précédent, *Le Crabe aux pinces d'homme*, j'avais aligné une dizaine de titres et j'étais très content.

Les chansons de *L'Algue bleue* ont-elles été écrites à un temps donné ? Il y en a certaines que je garde très longtemps, comme *Monstieur*. Elle existe depuis au moins trois albums, mais n'avait pas sa place avant celui-ci. Les années passant et les albums s'accumulent, il fallait que la sorte à un moment ou à un autre. Mais il y en a aussi de toutes neuves, comme *Sur la lune on danse* ou *Comment tu t'appelles*. Le côté spontané dont vous me parlez vient de l'enregistrement. J'aime le live, on fait tout en une ou deux prises. Après, je trafique beaucoup, mais la basse guitare, basse, batterie est là.



« Je me fiche de la notoriété, je m'en mêle, même », souligne Gérard Manset. NICOLAS COMMENT

Vous avez enregistré votre premier 45-tours en 1968. Quel est le secret de votre longévité ?

Je vois ça comme un petit miracle. Tous les matins, en me réveillant, je remercie la destinée d'avoir cette inspiration quasiment permanente, ce tonneau des Danaïdes. Je l'ai constamment entretenue, j'ai toujours su traquer cette muse qui est toujours là. J'en suis d'autant plus étonné que maintenant je n'en ai plus trop besoin : j'ai suffisamment d'avance. Pour le prochain album, je n'ai pas à me poser de questions, j'ai déjà quelques chansons. J'en ai créé une il y a deux mois qui dure quinze minutes. Elle m'est venue comme ça, c'est extraordinaire. Évidemment, il n'y a plus l'impulsion juvénile, la niaque, le côté ça passe ou ça casse.

Depuis la mort de Bashung et de Murat, vous êtes un peu le dernier des Mohicans. Que ressentez-vous ?

Murat faisait de très bonnes chansons, c'était un auteur-compositeur digne de ce nom, mais il n'y avait pas beaucoup de médiation autour de lui, il était coulé depuis longtemps, donc. Il y avait Higelin aussi, avec sa personnalité. Et il reste quand même Lavilliers, qui continue de composer. Il a eu un beau parcours. Il bénéficie de ce dont je ne bénéficie pas, mais je souffre d'un handicap majeur : je ne veux pas me montrer. Je ne suis pas introverti, plutôt indifférent. Je me fiche de la notoriété, je m'en mêle, même. Lavilliers est bourgeois de la personnalité qu'il veut afficher. Et pourquoi pas ? Quand on n'a pas ça, on disparaît, normalement.

Vous n'avez jamais dévié de cette ligne de conduite ?

Je regrette simplement, au fil des années et des décennies, d'avoir refusé des choses absolument déterminantes, comme une émission de Jacques Chancel, à laquelle on m'avait proposé de participer à l'époque de *Matrice*. Chancel était venu me voir chez moi pour me proposer un entretien de vingt minutes à l'antenne. C'était une émission absolument déterminante sur le plan des retombées. J'ai hésité, mais j'ai dit non. Après, à la publication des *Petites Bottes vertes*, j'ai refusé quatre télévisions, dont « Le Bateau livre », des trucs où les mecs vont à genoux. Je m'étais détourné de la télé parce que je trouvais les shows des Carpentier ab-

solument grotesques : les chanteurs déguisés, je trouvais ça affligeant. Mais, dix ans après, on était passés d'une télé triviale à quelque chose de parfois très bien.

Vous n'avez jamais fait de scène.

Est-ce un regret ?

Oui, aussi. Si j'avais vingt ans de moins, j'irais chanter au Québec, mais pas à Paris. Je traîne toujours ce petit garçon de Saint-Cloud avec moi. Il me suit, il est assis à côté de nous en ce moment même et me surveille et ne veut pas voir ça ici. S'il savait que je fais de la

« Tous les matins, en me réveillant, je remercie la destinée d'avoir cette inspiration quasiment permanente, ce tonneau des Danaïdes. Je l'ai constamment entretenue, j'ai toujours su traquer cette muse qui est toujours là »

scène devant 6000 personnes il serait sûrement enchanté. Je ne sais pas, je le ressens comme ça, c'est très particulier. Je devrais m'émanciper ou prendre mon envol, mais il y a ce double qui m'interdit de le faire. Enfin, c'est un peu tordu.

On vous a vu au dernier concert parisien des Stones. Vous les admirez ?

Nous sommes tous émerveillés par la sensualité, la beauté et l'expressivité de Mick Jagger, qui est une sorte de ludion tombé de la lune. On n'en fera jamais d'autre comme ça. Il y a ce côté anglo-saxon et les racines rock et blues. Quand c'est en français, ça donne Téléphone, qui est une pale copie. Et puis après on a les quelques petits groupes franco-chouillards. Sirkis réussit à vendre des centaines de milliers d'albums en tapant sur des caisses claires avec des petits synthés et il se débrouille très bien. C'est un bon bricoleur, un magicien de son travail, mais on n'est pas dans l'universalité musicale des Stones et d'autres, bien sûr. ■

À Carpentras, la renaissance d'une fabuleuse bibliothèque-musée

Éric Biétry-Rivierre

L'Inguimbertaine, un des plus anciens établissements publics culturels en France, rouvre après quinze ans d'effort.

Des enfants qui s'amuse à un jeu vidéo, confortablement assis devant un grand écran. Et tout autour, pour les inciter à élargir leur regard, à stimuler leur curiosité, des tableaux, des sculptures, des livres parfois fort anciens, des DVD et des CD. Et encore d'autres objets précieux, sceaux, monnaies, médailles, petits bronzes antiques ou baroques installés sous verre sur chaque pupitre. Ou enfin, dans leurs vitrines, des instruments de musique ou scientifiques anciens, tel ce globe terrestre datant de 1622. Telle est l'ambiance, entre travail et plaisirs, étude et délectation, à L'Inguimbertaine, à Carpentras.

Au rez-de-chaussée de ce bâtiment du centre-ville, une luxueuse bibliothèque de lecture publique est ouverte depuis 2017. On attendait la suite au premier étage. Un escalier monumental y mène, éclairé par de larges vitraux XIX^e. L'ambiance des usuels et des ordinateurs en libre-service laisse place tout doucement à un parcours de merveilles muséales fort variées : fonds bibliographiques patrimoniaux, peintures, sculptures et objets d'art. Les voilà au centre de ces salles en enfilade, tel ce coffret d'échiquier du XV^e siècle. Ou bien placées sur des cimaises enfilées dans les vénérables rayonnages grillagés.

Ainsi, entre incunables et reliures à l'or fin, une stèle égypto-araméenne, le

portrait de l'abbé de Rancé par Hyacinthe Rigaud, l'autoportrait de Joseph Duplessis, ce paysage de ruines par Jules Laurens ou cet ensemble de coiffes locales à broderies microscopiques.

Puis d'autres salles encore se muent en galerie de peinture traditionnelle, avec portraits de bienfaiteurs, paysages de France ou orientalistes. Parmi ces tableaux, souvent des copies anciennes ou des travaux d'anonymes, saillent deux grands et somptueux formats. L'un est une Adoration des Mages typique de l'école provençale des années 1490-1510. L'autre une nature morte délicate signée du maître baroque flamand Frans Snyder (1579-1657). Cet état de poissons, crustacés et coquillages intitulé *La Poissonnerie* est une véritable encyclopédie de la mer dans laquelle se chamaillent chats et chiens pour une vulgaire tête de maquereau. Les enfants adorent au point d'en oublier leur PlayStation.

Mais, au fait, d'où vient ce nom chantant d'Inguimbertaine ? Jusqu'en 1793, Carpentras est la capitale du Comtat Venaissin, État pontifical depuis le XIII^e siècle. Un de ses archevêques, enfant du pays, monseigneur Joseph-Dominique d'Inguibert (1683-1757), qui a été à Rome confesseur et bibliothécaire de Clément XII, rapporte dans son cher Vaucluse ses trésors de savant théologien couvert d'honneurs. Il fonde, en 1745,

cette institution originale - autant bibliothèque que musée. Soit un des plus anciens établissements publics culturels écloés en France.

Un legs éclectique

Ce prélat, héritier des humanistes et autant antiquaire que ses cadets encyclopédistes, suffisamment riche pour assouvir tous les besoins nécessaires à ses recherches, a également fait construire un hôtel-Dieu cinq ans plus tard au centre de la cité. C'est dans cet édifice,

deuxième classé du Vaucluse après le Palais des papes d'Avignon, remplacé ailleurs par un hôpital moderne en 2002, puis entièrement restauré, qu'est reléguée, intégralement donc, depuis le 19 avril dernier, l'Inguimbertaine.

La surface, 10 000 mètres carrés sur deux niveaux, permet un déploiement bien plus important des livres et autres trésors légués. Soit aujourd'hui, après d'autres vagues de dons, 77 000 ouvrages, 28 000 dessins, 21 000 photographies et 6 000 estampes. Une manne propre-

ment exceptionnelle pour cette ville de 31 500 habitants.

Mais aussi une charge. Quinze ans d'effort ont été nécessaires pour cette renaissance. L'Inguimbertaine occupait auparavant un hôtel particulier de la périphérie, qui menaçait ruine. Le transfert et l'extension dans sa version XXL, scénographiée par l'agence d'architecture parisienne Atelier Novembre sous la direction de l'architecte aux Monuments historiques Didier Repellin, permet à chacun de profiter plus et mieux du fonds (gratuité pour les Carpentrasiens, les jeunes de moins de 25 ans de l'agglomération et les personnes allocataires de minima sociaux).

On pourra certes trouver le legs de Joseph-Dominique d'Inguibert par trop éclectique. Mais il présente cet intérêt supplémentaire d'être demeuré entier. Il n'a pas été détruit ni même démantelé lors de la Révolution française. Pour l'opération, près de 37 millions d'euros ont été nécessaires. L'État a contribué à hauteur de 10 millions d'euros, la Région pour 4 millions. Département et agglomération ont également mis au pot, mais c'est la ville qui supporte l'essentiel, soit 21 millions d'euros. Elle reste fidèle en cela à ces vers inscrits devant l'ancien hôtel-Dieu, au pied du bronze de la place centrale - œuvre du XIX^e siècle représentant le prélat bienfaiteur : « Ses libérales mains ont laissé dans Vaucluse / Le pauvre sans besoin, l'ignorant sans excuse. » ■



L'Inguimbertaine propose des trésors littéraires et artistiques d'une richesse inestimable. VILLE DE CARPENTRAS